

Le poids du temps

Conte d'automne d'Éric Rohmer

Jacques Kermabon

Number 96, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1999). Review of [Le poids du temps / *Conte d'automne* d'Éric Rohmer]. *24 images*, (96), 46–47.

Conte d'automne d'Éric Rohmer



Marie Rivière et Béatrice Romand.
La nature comme part intrinsèque des personnages.

LE POIDS DU TEMPS

PAR JACQUES KERMABON

À la première vision, *Conte d'automne* m'a laissé la gorge nouée. La mélancolie qui me semblait en émaner l'emportait sur le «happy end» plaqué *in extremis* tel ceux de ces productions hollywoodiennes dont une fin heureuse obligée n'atténuaient qu'artificiallement le caractère lucide et désespéré. D'autres, à cette même projection, sont au contraire sortis euphoriques après cette fin toute pleine de bonheur retrouvé et d'optimisme.

Il est parfois malaisé de faire la part, dans l'émotion secrétée par une œuvre d'art, entre ce qui relève de cette œuvre même et ce qui tient à notre humeur du moment. Quand j'ai revu *Conte d'automne*, mon premier sentiment ne m'a plus semblé aussi juste. Qui avait le plus raison? Personne et chacun sans doute car Rohmer ne tranche pas; il porte un regard sur la complexité des nœuds de relations qu'il s'est amusé à construire, échos diffractés des sentiments amoureux qui agitent l'humaine condition.

L'action se situe dans la vallée du Rhône. Deux femmes de plus de quarante ans, amies de longue date, se retrouvent régulièrement. Magali (Béatrice Romand), veuve, viticultrice, se sent isolée depuis que son fils et sa fille sont partis. Isabelle (Marie Rivière), libraire, mariée depuis vingt-trois ans, s'apprête à célébrer les noces de sa fille. Pour sortir son amie de la solitude, à son

insu, car elle ne veut pas entendre parler d'un tel procédé pour trouver l'homme de sa vie, Isabelle passe une petite annonce dans un journal. Parallèlement, Rosine (rayonnante Alexia Portal), la petite amie du fils de Magali, devenue très proche de celle-ci, se met en tête de lui présenter son ex-professeur de philosophie et ancien amant, Étienne (Didier Sandre).

Que l'on parle de géométrie, de physique, de précipité chimique — toutes ces métaphores se défendent —, comme très souvent chez Rohmer, on peut décrire son travail sous l'angle de l'expérimentation quasi scientifique. Il met en place un certain nombre de cas de figures et en déploie les agencements, les croisements. Les postures en présence pourraient être énumérées ainsi: une liaison amoureuse sans tendresse ni passion; une relation conjugale ternie par l'usure; des séductions sans possibilités de se transformer en relations amoureuses soit parce que celle-ci est révolue soit qu'elle ne peut advenir; une relation née d'un coup de foudre mais prenant la couleur d'une très solide amitié... Mais cette mise à nu d'un travail combinatoire pourrait laisser croire à une sécheresse du propos. Il n'en est rien. Comme s'il avait en main un jeu de cartes, Rohmer s'amuse et nous amuse à jouer des innombrables variations des comportements amoureux. L'enjeu n'est pas d'en épuiser les

figures mais de donner une idée de l'infinité des possibles, possibles fragiles qui, d'un coup de hasard, pourraient basculer dans un autre. C'est précisément cette instabilité permanente qui nous touche et nous émeut. Ainsi, les moments les plus délicieusement troubles sont ceux qui confrontent Isabelle et l'homme qui a répondu à l'annonce, Gérald (Alain Libolt). Isabelle s'est glissée dans la biographie de Magali en se présentant à un homme qui ne peut se douter qu'il commence à être attiré par une femme à la fois elle-même et hantée par un double. Notre plaisir vient de notre savoir supérieur à celui du personnage et nous jubilons de cette petite mise en scène, de ce jeu et du cocasse des situations qu'il engendre. Mais en même temps, comment ne pas être ému par l'éveil du désir qui sourd de leurs rencontres, y compris chez Isabelle dont ce service rendu à Magali n'est pas dénué du plaisir de goûter aux charmes éternels de la séduction. Passe ainsi l'ombre d'une autre vie, une vague tentation qui pimente, sans risque, sa vie conjugale. Ludique rime ainsi avec mélancolique.

Si la mélancolie est plus sensible, peut-être cela tient-il à ce que Rohmer, dans *Conte d'automne*, met en scène des personnages de plus de quarante ans (comme ceux des derniers *Contes moraux*), lestés d'un passé, plus proches des premiers bilans que des espoirs d'avenir. Ainsi, comme ces dessins à double lecture peut-on entendre dans ce *Conte d'automne*, selon les moments, que, jusqu'à des âges avancés, tous les espoirs sont permis, et que les jeux de l'amour, les espoirs, les attentes sont les mêmes quel que soit l'âge — ils prennent simplement une autre couleur — ou être d'abord sensible au désarroi auquel s'arriment ces espoirs: amours envolés, solitude, sensation du temps passé. L'automne n'est-il pas la saison de cette demi-teinte?

Pour l'habitué du cinéma de Rohmer, toutes ces impressions sont redoublées par la présence d'actrices nées par son cinéma. Béatrice Romand tournait autour de Jean-Claude Brialy dans *Le genou de Claire* et Marie Rivière, aperçue dans *Perceval le Gallois*, tenait le rôle principal dans le premier *Comédies et proverbes*, *La femme de l'aviateur*. Nous avons croisé l'une et l'autre dans d'autres films de Rohmer mais c'est la première fois qu'elles incarnent des femmes d'âge mûr, des personnages qui doivent composer avec le poids des ans. Elles nous



Béatrice Romand et Alexia Portal.



Marie Rivière et Alain Libolt.

prennent un peu par surprise en faisant ainsi irruption en cet ultime conte d'une série qui semblait vouée à la célébration des jeunes filles en fleur, et elles nous tendent un miroir: pour nous aussi, le temps a passé.

On a parfois qualifié de vampirique le cinéma de Rohmer dans cette façon de se nourrir de l'être même des acteurs qu'il filme. Et sans doute est-ce encore plus vrai pour les actrices. Rohmer joue en outre ici d'un effet de contraste en confrontant Marie Rivière et Béatrice Romand à des comédiens de théâtre. Elles opposent à leur prestance plus assurée la désinvolture de leur présence, fruit d'une longue complicité. Cette opposition est à l'image des deux mouvements qui portent ce *Conte d'automne*: l'attention au monde et la tentation du théâtre.

«Le cinéma dans son ensemble, écrivait André Bazin à propos de Renoir, en est encore à cette conception primaire des amateurs de chromos qui confondent la beauté du modèle avec celle du tableau, quand le peintre a pour mission de révéler la beauté singulière de n'importe quelle femme. Renoir ne prend pas ses acteurs, comme on fait au théâtre, pour leur conformité à un emploi mais, comme le peintre, pour ce qu'il nous forcera à y voir.»¹ Cette attention aux êtres qu'en bon renoirien Rohmer fait sien, est aussi celle qu'il porte à la nature, à ce coin

de France, à ces paysages d'automne, jamais décors pour autant, mais part intrinsèque des personnages et que le regard de Rohmer «honore», comme Magali dit «honorer» ses vignes.²

La veine théâtrale, quant à elle, ne passe pas tant par le dialogue que par l'utilisation des espaces et les ressorts dramatiques. Plus Rohmer avance, plus il épure les lieux de sa mise en scène. Tournant dans ce film essentiellement en extérieur, il use du décor naturel comme d'une scène de théâtre quasiment vide (peu d'accessoires, une bicyclette, une table et quelques verres de vin, des vignes...) au milieu de laquelle évoluent les acteurs sans guère de soutien autre que la parole pour assurer à leur corps une présence. À un moment, au début du film, Isabelle décide avec son mari que, pour le mariage de leur fille, ils ne se serviront que du jardin qui est devant leur maison pour réunir les invités. La partie de derrière pourra servir à ceux qui voudraient s'isoler. Annoncer simplement ce dispositif résout la mise en espace du mariage dont les scènes, selon qu'elles se déroulent devant, derrière ou dans la maison, prennent une tonalité différente. Aussi, l'espace vide de derrière rend-il très visible et comique un jeu avec la profondeur de champ: Gérald évolue en fond de scène tandis que Rosine et Magali devisent au premier plan. Et Rohmer joue de tout cela

frontalement, sans détour. Il s'amuse aussi de petits quiproquos propres à attiser cette excitation teintée d'agacement qui prend le spectateur quand l'action est légèrement entravée. Ce léger différé de l'aboutissement de l'action irrite car il repousse la fin heureuse attendue en même temps qu'il garantit le plaisir du film qu'une inévitable fin achèvera. Et Rohmer multiplie ces moments, ces quiproquos, les précipite même à la toute fin, à plaisir.

Et peut-être est-ce la facticité assumée de ce jeu avec les ressorts dramatiques qui laisse poindre la langueur automnale au-dessus de laquelle il est suspendu. Et comme on parle d'énergie du désespoir il faudrait, pour ce *Conte d'automne*, trouver une formule qui associerait le ludique, le bonheur et la mélancolie. ■

1. «Renoir français» dans André Bazin, *Jean Renoir*, Éditions Champ libre, 1971.

2. Lors d'une promenade dans ses vignes, Magali explique à Isabelle sa conception du travail: «Tu vas penser que c'est prétentieux ce que je te dis, mais je me considère beaucoup plus comme un artisan que comme une exploitante. Quel mot affreux, écoute, exploitante! Je n'exploite pas la terre, je l'honore.» Les continuités dialoguées des *Contes des quatre saisons* sont parues, réunies en un volume dans la Petite Bibliothèque des Cahiers du cinéma. Celles des *Comédies et proverbes* seront disponibles dans la même maison d'édition, en deux tomes, à partir de la fin de mars 1999.

CONTE D'AUTOMNE

France 1998. Ré. et scé.: Éric Rohmer. Ph.: Diane Baratier. Mont.: Mary Stephen. Son: Pascal Ribier. Int.: Marie Rivière, Béatrice Romand, Alain Libolt, Didier Sandre, Alexia Portal, Stéphane Darmon, Aurélia Alcaïs, Mathieu Davettern, Yves Alcaïs. 110 minutes. Couleur. Dist.: Lions Gate.